



Lucía Sánchez Saornil

Lesbienne, féministe, anarchiste, poète

I testi raccolti in questo opuscolo servono da supporto alla discussione attorno al libro di Michela Cimbalo Ho sempre detto noi. Lucía Sánchez Saornil, femminista e anarchica nella Spagna della Guerra Civile, pubblicato in italiano per i tipi di Viella nel 2020. L'idea alla base dell'incontro è riscoprire e interrogare una figura a lungo dimenticata del movimento anarchico e femminista, nonché piuttosto trascurata dalla storiografia sulla guerra civile e l'esilio spagnolo.

È per questo che, in apertura, abbiamo scelto due brevi profili biografici in francese, che restituiscono uno sguardo panoramico sulla ricca traiettoria umana e politica di Lucía Sánchez Saornil. Giovanissima poeta d'avanguardia, telefonista e militante anarco-sindacalista, lesbica e fervente combattente per l'autodeterminazione delle donne, fondatrice di Mujeres Libres – la più importante organizzazione anarchica esclusivamente femminile della Spagna dell'epoca – e infine instancabile organizzatrice dell'esilio antifranchista. L'introduzione a Ho sempre detto noi, riprodotta integralmente, offre un affaccio su questo complesso intreccio di questioni, che il libro affronta con un lavoro minuzioso di ricostruzione e di confronto con una grande varietà di fonti.

In contrappunto alla volontà costante di non apparire, postura gelosamente mantenuta per tutta la vita, una selezione di scritti di Lucía chiude la raccolta. In alcuni casi, come per La question féminine dans nos milieux, si tratta di testi ampiamente noti, ma che ci interessava riproporre per tre ragioni: la lucidità delle argomentazioni proposte, la presenza all'interno della collezione del CIRA e la capacità di aprire la discussione sulle questioni sopra evocate.

Les textes rassemblés dans cette brochure servent de support à la discussion autour du livre de Michela Cimbalo Ho sempre detto noi. Lucía Sánchez Saornil, féministe et anarchique dans l'Espagne de la Guerre Civile, publié en italien par Viella en 2020. L'idée de cette rencontre est de redécouvrir et de questionner

une figure longtemps oubliée du mouvement anarchiste et féministe, et plutôt négligée par l'historiographie sur la guerre civile espagnole et l'exil.

C'est pourquoi nous avons choisi deux courts profils biographiques en français pour ouvrir ce recueil, offrant une vue panoramique de la riche trajectoire humaine et politique de Lucía Sánchez Saornil. Très jeune poète d'avant-garde, téléphoniste et militante anarcho-syndicaliste, lesbienne et fervente combattante de l'autodétermination des femmes, fondatrice de Mujeres Libres – la plus importante organisation anarchiste exclusivement féminine de l'Espagne de l'époque – et enfin organisatrice infatigable de l'exil antifranquiste. L'introduction à Ho sempre detto noi, qui est reproduite dans son intégralité, donne un aperçu de cet entrelacement complexe de questions, que le livre aborde à travers une reconstitution méticuleuse et un dialogue avec une grande variété de sources.

En contrepoint de cette volonté constante de ne pas apparaître, posture jalousement maintenue tout au long de sa vie, une sélection de textes écrits par Lucía clôt le recueil. Certains de ces textes étant bien connus, comme La question féminine dans nos milieux, il nous a semblé intéressant de les repropose pour trois raisons : la clarté des arguments avancés, leur présence dans la bibliothèque du CIRA et leur capacité à ouvrir une discussion sur les aspects évoqués ci-dessus.

Groupe de lectures du CIRA

15 décembre 2021

Lucía Sánchez Saornil, 1895-1970.

De la militance anarchiste au féminisme, de l'exil à la clandestinité¹

D'après Guillaume Goutte

Lucía Sánchez Saornil naît à Madrid le 13 décembre 1895. Son père, Eugenio, est téléphoniste et sa mère, Gabriela, n'a pas d'activité rémunérée. Comme si la pauvreté n'était pas déjà assez accablante, Lucia perd jeune sa mère et son frère, et se retrouve seule avec son père et une petite sœur qu'elle a en charge d'éduquer.

À 21 ans, en 1916, elle entre à la Telefónica comme téléphoniste. Ce métier ne la passionne guère et, en dehors de ses heures de travail, elle suit un cursus d'études artistiques à l'Académie des Beaux-Arts de San Fernando. Avec la peinture elle s'adonne aussi à la poésie. Elle aborde régulièrement un thème alors presque jamais exploré par les poètes espagnols : l'homosexualité. Elle-même lesbienne, Lucía écrit un certain nombre de poèmes érotiques dans lesquels elle fait l'apologie de l'amour lesbien.

C'est dans les années 1920 que Lucía entre dans la militance anarchiste et anarcho-syndicaliste. Son activisme au sein de la Confédération nationale du travail (CNT) est alors tel que la direction de la Telefónica décide, en 1927, de la muter à Valence. Mais deux ans après elle revient dans sa ville natale et, lorsqu'une grève nationale éclate en juillet 1931, la direction la licencie d'emblée.

1 Guillaume Goutte, *Lucia Sanchez Saornil. Poétesse, anarchiste et féministe*, Paris, Éditions du Monde libertaire, 2011, pp. 3-35

Dans le mouvement anarchiste et anarcho-syndicaliste espagnol, les femmes sont bel et bien présentes, certaines y ont des responsabilités. Pour autant, les militantes ne sont pas toujours reconnues à leur juste valeur et le mouvement n'échappe pas à certains préjugés sur les femmes. Face au machisme ambiant, Lucía se fait l'avocate des femmes, notamment dans les journaux anarchistes pour lesquels elle rédige de nombreux articles. Le point culminant de cette campagne est en 1935 lorsqu'elle publie, dans le journal *Solidaridad Obrera*, une série de cinq articles regroupés sous le titre de *La question des femmes dans nos milieux*.

Le 20 mai 1936, en compagnie de Mercedes Comaposada et d'Amparo Poch y Gascón, elle fonde la revue *Mujeres Libres* («femmes libres»), qui deviendra ensuite une organisation. Ses objectifs sont clairement définis et exposés : «permettre à la femme de s'émanciper du triple esclavage [condition d'ignorance, de femme et de travailleuse]», mettre sur pied «une force féminine consciente et responsable, agissant comme avant-garde de la révolution» et «arriver à ce que les camarades, hommes et femmes [...] parviennent à vivre ensemble et à collaborer sans s'exclure».

Fondamentalement anarchiste, *Mujeres libres* aspire à être reconnue comme le quatrième pilier du mouvement libertaire espagnol, à côté de la CNT, de la Fédération anarchiste ibérique (FAI) et de la Fédération ibériques des jeunesses libertaires (FIJL). Mais, une partie du mouvement s'opposant à l'organisation des femmes en structure spécifiquement féminine, la non-mixité étant considérée comme contraire aux idéaux anarchistes, le groupe n'obtiendra jamais de reconnaissance formelle. Pourtant, elle constitue la seule organisation féminine de l'époque totalement indépendante et rassemble, en 1938, plus de 20 000 cotisantes en 170 groupes.

En 1939 Lucia, en tant que secrétaire générale de Solidarité internationale antifasciste (SIA), lance un appel à la France pour accueillir les réfugiés espagnols. Franco victorieux, elle s'exile à son tour dans l'hexagone où elle reste jusqu'en 1942, date à laquelle elle regagne secrètement l'Espagne pour échapper aux déportations nazies. Recherchée par les franquistes en raison de la loi sur les responsabilités politiques de 1939, elle est contrainte de vivre cachée à Valence jusqu'en 1954.

Le 2 juin 1970, elle décède d'un cancer.

Poète ultraïste¹

Dolors Marin

Lucía Sánchez naquit à Madrid en 1895, elle y travailla comme opératrice téléphonique depuis 1916. Elle suivit en même temps des études de beaux-arts, tandis que se développait en elle une forte passion autodidacte pour la poésie. Douée d'un esprit extrêmement sensible et avant-gardiste, elle fit paraître ses premiers poèmes dans la revue *Los Quijotes* où furent publiés également quelques-uns des poètes les plus représentatifs du mouvement ultraïste.

Celui-ci commença en 1918, lorsque arriva à Madrid, venant des milieux avant-gardistes de Paris, le poète chilien Vicente Huidobro. Il rassembla autour de lui un noyau de jeunes poètes et écrivains ouverts aux nouveaux courants européens. Ce groupe s'inspirait de futurisme, de dadaïsme, etc., et commença à diffuser par ses propres revues (*Cervantes* à Madrid, ou *Grecia* à Séville) les idées provenant de l'extérieur. Lucía sera l'unique femme dans ce groupe et elle signera ses articles sous le pseudonyme masculin de Luciano de San Saor.

Elle collabora également à d'autres revues ultraïstes telles que *Grecia*, *Ultra*, *Plural* ou *Cervantes*. Son habituelle discrétion et sa modestie ne l'empêchèrent pas d'évoluer vers des positions anti-autoritaires et féministes, jusqu'à devenir, en 1936, l'une des fondatrices du mou-

1 Dolors Marin, «Lucía Sanchez Saornil, Poète du mouvement ultraïste espagnol», in *Chimères. Revue des schizoanalyses*, 1997, n° 31, pp. 57-58 (doi: 10.3406/chime.1997.2155)

vement anarchiste *Mujeres Libres* qui aura une grande importance en tant que véhicule de formation culturelle et qui canalisera une bonne part des discours sur l'émancipation féminine durant la révolution espagnole. C'est à cette époque qu'elle publiera son unique livre de poèmes, le *Romancero de mujeres libres*, en 1937, recueillant ainsi l'ensemble de sa production de ce temps-là. [...]

Lucía a également accompli une grande œuvre en prose, de même qu'elle a participé régulièrement aux journaux de Barcelone *Tierra y Libertad* et *Solidaridad Obrera*, et à *CNT* de Madrid. En 1937 à Valence, elle fut rédactrice en chef de l'hebdomadaire *Umbral*. Exilée en France en 1939, elle retournera ensuite vivre clandestinement en Espagne, où jamais elle ne voudra publier quoi que ce soit.

Ho sempre detto noi (introduzione)¹

Michela Cimbalo

Ci sono storie che sanno essere magnetiche, ti attirano fin dal primo momento in cui le sfiori e non ti abbandonano fino a che non le hai sviscerate, finché non ne hai sondato il più possibile i molteplici livelli di profondità, recuperando a una a una le tracce che hanno disperso dietro di sé, estraendole dal magma nel quale si sono immerse col tempo. Alcune di queste tracce sono talvolta solo lievi segni, che obbligano a uno sguardo più ravvicinato, ad usare una lente d'ingrandimento per arrivare a distinguerne i contorni; nella loro dimensione microscopica possono svelare allora una filigrana più complessa di quel che mostravano a prima vista, fatta di intrecci, rimandi, fili da seguire che conducono ad altre storie, ad altri micro e macro avvenimenti. Così è accaduto con questa ricerca.

Non ci è voluto molto per appassionarsi alla figura poliedrica e originale di Lucía Sánchez Saornil e per accorgersi di come la sua biografia andasse a intersecare ambiti molto diversi tra loro, interessanti sotto molteplici aspetti. Militante anarchica, femminista, sindacalista, segretaria nazionale di una delle maggiori organizzazioni femminili attive durante la guerra civile spagnola in campo repubblicano, giornalista e reporter di guerra, poetessa, partecipante alle avanguardie artistiche di inizio Novecento, intellettuale autodidatta, cantrice *ante litteram* del de-

¹ Michela Cimbalo (2020), *Ho sempre detto noi. Lucía Sánchez Saornil, femminista e anarchica nella Spagna della Guerra Civile*, Roma, Viella, pp. 9-17.

siderio e dell'amore omosessuale, d'animo contestatore e dotata di un lucidissimo sguardo critico: Lucía Sánchez Saornil è stata tutto questo e molto altro. Dopo decenni di intensa attività a tutto campo, è caduta rapidamente nell'oblio a seguito della vittoria franchista del 1939 e risulta ancora poco conosciuta in ambito storiografico.

La prima volta che mi imbatto nel suo nome è attraverso un libro di Mary Nash, che contiene una raccolta di articoli e volantini prodotti da Mujeres Libres. Si tratta di uno studio pubblicato negli anni Settanta, col quale Nash ha riportato alla luce l'esistenza di questa organizzazione femminile, tirandola fuori dalla polvere degli archivi dove era rimasta sepolta per lungo tempo (Nash 1975; cfr. anche Kaplan 1971). Nonostante il suo rilievo e il fatto di essersi configurata come un'esperienza decisamente peculiare e rivoluzionaria nel contesto spagnolo, Mujeres Libres era stata infatti dimenticata e ignorata per molti decenni, sia in ambito storiografico che all'interno del movimento anarchico spagnolo, al quale era stata strettamente legata. Nata nel 1936 da un ristretto gruppo di donne, era divenuta rapidamente un'ampia organizzazione, impegnata durante tutti gli anni della guerra nel promuovere un percorso di emancipazione femminile fortemente connotato da una prospettiva di lotta di classe. Aveva aperto scuole rivolte alle donne, offrendo a queste gratuitamente istruzione e formazione a vari livelli, aveva portato avanti molteplici attività di sostegno al fronte repubblicano e pubblicato una rivista gestita da sole donne, particolarmente innovativa sia nell'aspetto grafico che nei contenuti. Si era battuta per aprire alle donne maggiori spazi d'azione, in particolare all'interno del movimento anarchico, il quale non l'aveva però mai riconosciuta ufficialmente. La sua parabola si era conclusa con la fine della guerra nel 1939 e decenni di dittatura franchista ne avevano cancellato ogni traccia.

La selezione di testi proposta da Nash è estremamente interessante, ma rimango colpita soprattutto da alcuni a firma di Lucía Sánchez Saornil, una delle fondatrici di Mujeres Libres e sua segretaria a livello nazionale. Sono articoli densi di spunti e presentano riflessioni decisamente d'avanguardia rispetto all'epoca in cui sono stati prodotti. Lucía Sánchez Saornil vi analizza criticamente e con una notevole perspicacia alcuni aspetti cruciali del sistema delle relazioni di genere a lei

contemporaneo, sollevando questioni di fondamentale importanza che verranno affrontate in ambito storiografico molti decenni più tardi. Si fa fatica a credere che siano stati davvero scritti negli anni Trenta, tanto suonano attuali, e mi lasciano perplessa e incuriosita. In più mi affascina come la loro autrice riesca a coniugare in maniera originale lotta di liberazione femminile e anarchismo: lo fa senza mai cadere in una riproposizione sterile di astratti ideali anarchici, evitando accuratamente di ricorrere a slogan e frasi fatte, ma proponendo invece una serie di discorsi molto centrati sulla reale condizione delle donne spagnole al tempo, sulla quale mostra di aver riflettuto a lungo. E non ha peli sulla lingua, a quanto pare, quando si tratta di contestare ai suoi stessi compagni anarchici i comportamenti maschilisti e discriminanti che questi, nonostante i tanti ideali di eguaglianza professati, continuano ad applicare nei confronti delle donne. Tiene testa a colui che all'epoca è uno dei nomi di rilievo del sindacato CNT e non risparmia stoccate a quanti, da parte maschile, invocano una liberazione delle donne arrogandosi però in maniera paternalistica il diritto di stabilire come questa debba realizzarsi; Lucía Sánchez Saornil controbatte a questi discorsi difendendo una totale autonomia femminile. L'emancipazione delle donne potrà avvenire soltanto attraverso un percorso di autodeterminazione, afferma, e gli uomini dovrebbero smetterla «di considerare se stessi l'ombelico del mondo». È decisamente un personaggio particolare.

Ma chi è e da dove viene Lucía Sánchez Saornil? Ha già quarant'anni quando nel 1935 scrive questi articoli, e del suo passato si conosce ben poco (cfr. Iturbe 1974, pp. 100-102, contenente alcune imprecisioni). La nota che offre Nash è scarna, ma interessante: negli anni Trenta risulta aver collaborato con diverse testate giornalistiche anarchiche, ha svolto per lungo tempo il mestiere di telefonista e durante la guerra civile, oltre a creare *Mujeres Libres*, ha diretto *Solidaridad Internacional Antifascista*, un'organizzazione di sostegno alla Spagna repubblicana operante in diversi paesi, sulla quale esiste poco o nulla in ambito storiografico. Quella di *Solidaridad Internacional Antifascista* è un'altra storia rimasta nell'ombra, proprio come la figura di Lucía Sánchez Saornil, che ne è stata per anni segretaria a livello internazionale. Si tratta di una carica decisamente anomala per una donna al tempo

e inevitabilmente viene da chiedersi come sia riuscita ad arrivare a svolgere un tale ruolo. Quale rilievo può avere avuto la sua persona all'interno dell'anarchismo spagnolo di quegli anni? Di certo nei decenni successivi non ne è stata ricordata come un'esponente di punta, anzi, i pochi riferimenti esistenti su di lei farebbero pensare che la sua presenza all'interno di quel movimento sia passata quasi inavvertita.

Eppure, mentre approfondisco la storia di *Mujeres Libres*, il suo nome compare in più occasioni nei materiali d'archivio che consulto, la sua collaborazione con la stampa anarchica si rivela assidua e decisamente di rilievo e tutto indica che Lucía doveva essere negli anni Trenta molto più conosciuta di quanto ci si potrebbe aspettare a prima vista. Una volta conclusa la mia ricerca su *Mujeres Libres* (Cimbalo 2012), continuano a rimanermi aperti vari interrogativi su di lei e il desiderio di arrivare a sapere di più sul suo conto. Da che percorsi proveniva Lucía, attraverso quali esperienze avrà maturato una così chiara coscienza femminista e come sarà arrivata a ricoprire ruoli considerati al tempo prettamente maschili? E poi, che fine avrà fatto in seguito, dopo questi brevi anni tanto cruciali per la storia spagnola, durante i quali era riuscita a mettere in piedi, partendo da zero, un'estesa organizzazione femminile che era arrivata a coinvolgere più di 20.000 donne e che si presentava talmente innovativa nelle battaglie che portava avanti da non trovare appoggio neanche in quello stesso movimento anarchico al quale faceva riferimento? Che ne sarà stato di lei dopo la vittoria franchista? Dopo questa breve parentesi degli anni Trenta, nella quale pare essere passata come una meteora attraverso alcune delle più interessanti realtà esistenti all'interno dell'anarchismo spagnolo, Lucía sembra essere scomparsa nel nulla.

Anche se a livello storiografico non si conosce molto altro su di lei, qualche informazione esiste nell'ambito degli studi letterari. Risulta infatti che Lucía in gioventù ha scritto e pubblicato poesie: Rosa María Martín Casamitjana (1996), nello studiare l'Ultraismo, un movimento artistico d'avanguardia diffuso tra gli anni Dieci e gli anni Venti in Spagna e in America Latina, è stata attratta dalla figura di quest'unica donna presente all'interno della cerchia di poeti spagnoli che vi parteciparono. Ne ha rintracciato parte dei componimenti e li ha raccolti in un'antologia insieme ad alcune poesie inedite, corredate da

una breve nota biografica. Si tratta di una produzione poetica di un certo valore, che fino a quel momento non aveva ricevuto alcuna considerazione. Anche perché, come rivela Martín Casamitjana, spesso Lucía ricorreva a uno pseudonimo maschile per firmare le sue poesie e nessuno aveva mai approfondito la storia di colei che si celava dietro l'altisonante nome del poeta "Luciano de San Saor".

Da dove deriva però questa scelta di utilizzare uno pseudonimo maschile? Forse, suggerisce Martín Casamitjana, era per ottenere maggiore credito all'interno degli ambienti letterari. Una fotografia degli anni Trenta conservata dall'International institute of social history (Amsterdam) – che mostra Lucía in un'ardita versione maschile, sia nell'abbigliamento che nel taglio di capelli – fa tuttavia pensare che possa trattarsi di qualcosa di più. In effetti, anche se Martín Casamitjana vi fa solo un rapido e indefinito accenno, alcune conoscenti di Lucía hanno fatto riferimento al fatto che fosse omosessuale. Peraltro basta leggere le sue poesie giovanili per rendersi conto di come la stessa Lucía vi esprima un'esplicita attrazione verso corpi femminili, non nascondendo dunque la sua omosessualità, ma dandole voce attraverso i suoi versi. Forse vale la pena di ragionare più a fondo su possibili intrecci e collisioni tra il suo orientamento sessuale e il genere scelto per firmare le sue poesie (Castro 2014, pp. 18-29).

L'antologia curata da Martín Casamitjana contiene un altro aspetto interessante. Riferisce alcuni particolari fino a quel momento sconosciuti della vita di Lucía, che derivano dalla testimonianza di María Elena Samada, una donna che l'ha potuta conoscere da vicino e che l'ha frequentata soprattutto negli anni della dittatura franchista, con la quale Martín Casamitjana è riuscita a entrare in contatto grazie alla collaborazione della militante e studiosa del movimento anarchico spagnolo Antonia Fontanillas. Molti anni dopo questo incontro, anche Fontanillas scriverà un libro su Lucía, uscito postumo, che raccoglie alcuni suoi articoli degli anni Trenta e ne traccia un profilo biografico basato principalmente sulla testimonianza di María Elena Samada (Fontanillas Borrás, Martínez Muñoz 2014; cfr. anche Fontanillas 2008 e Sánchez Saornil 1937). In realtà, come scoprirò in seguito, la restituzione fatta da Fontanillas di questa testimonianza contiene varie imprecisioni e ciò, unito alla mancanza di un confronto con altre fonti

documentali, rende la ricostruzione fornita dall'autrice precaria. In ogni caso, la testimonianza di María Elena Samada rivela alcuni particolari importanti, a partire dal fatto che Lucía, dopo essere andata in esilio in Francia nel 1939 alla caduta della Catalogna, in un momento imprecisato degli anni Quaranta è poi tornata in Spagna. Durante il periodo dell'esilio e per tutto il resto della vita ha vissuto insieme alla zia di María Elena Samada, América Barroso, detta Mery.

Lucía e Mery si sono conosciute nel 1937 e non si sono più lasciate per tutta la vita. I parenti di Mery negli anni del franchismo hanno accolto Lucía come una componente della famiglia, anche se María Elena Samada, nella testimonianza rilasciata negli anni Novanta, afferma di non aver mai saputo che tra le due esistesse una relazione sentimentale, così come era stato “rivelato” pubblicamente alla metà degli anni Ottanta da una ex militante di *Mujeres Libres*². L'omosessualità di Lucía è una questione che inizialmente sottovaluto, e che acquisisce invece via via maggiore interesse quando comincio ad approfondire i discorsi che circolavano all'epoca sulle cosiddette sessualità “deviate”, l'interesse che mostrava la medicina nell'intervenire, nel regolare queste tematiche e, non da ultimo, le persecuzioni patite in seguito dagli omosessuali sotto il franchismo.

Ci sono poi altri aspetti estremamente interessanti nella storia di Lucía, che si intravedono *in nuce* negli scarni dati che apporta la poca bibliografia esistente: la sua estrazione proletaria che sembra con-

2 Intervista a M. Elena Samada realizzata da A. Fontanillas e R. M. Martín Casamitjana, 1991, Archivio privato Helena Calvillo Samada (Valencia). Anche se appartenenti a *Mujeres Libres* intervistate da Nash negli anni Settanta avevano già fatto riferimento, non senza una certa disapprovazione, all'omosessualità di Lucía, questo aspetto venne riportato da Nash solo in una pubblicazione uscita quasi vent'anni dopo (1999, p. 286). La prima a parlare pubblicamente dell'omosessualità di Lucía è stata dunque la militante di *Mujeres Libres* Pepita Carpena, nel videodocumentario del 1986 di Berger e Maser. Anni dopo, Lorusso (2013, pp. 45-52) ha raccolto la testimonianza di Carpena riguardo alle reazioni negative che questa sua affermazione scatenò e alle forti pressioni che ricevette da parte di altri militanti anarchici, tra i quali anche Antonia Fontanillas, che al tempo stava già svolgendo ricerche su Lucía. Nel suo libro Fontanillas nega risolutamente l'omosessualità di Lucía, appoggiandosi alla testimonianza di M. Elena Samada.

trastare con il successo da lei raggiunto in ambito letterario, la sua appartenenza alle avanguardie artistiche, unica donna in un collettivo esclusivamente maschile, il suo lavoro come telefonista nella Madrid degli anni Venti – un momento nel quale la telefonia assume una forte importanza sia per quanto riguarda il lavoro delle donne, che per la storia della Spagna nel suo complesso –, il suo impegno come sindacalista, la sua collaborazione di rilievo con la stampa anarchica e la sua presenza all'interno delle redazioni di alcuni giornali e riviste, anche in questo caso unica donna a farne parte.

Rintracciare notizie su di lei appare però difficile: tra le persone che l'hanno conosciuta non è rimasto in vita nessuno e sebbene alcune sue compagne di *Mujeres Libres*, intervistate in anni passati da storici interessati a questa organizzazione, abbiano inevitabilmente fatto il suo nome, le loro testimonianze hanno apportato comunque scarse informazioni (Ackelsberg 2005; Vega 2010; cfr. anche Liaño Gil et al. 1999); anche perché Lucía pare aver sempre mantenuto una certa discrezione sulla propria vita e di certo ha sempre evitato di far risaltare la propria persona nelle varie attività politiche che portava avanti, cercando costantemente di rimanere nell'ombra. Perfino trovare sue immagini sulla stampa dell'epoca appare un obiettivo arduo: sono rarissime, e per giunta Lucía non vi mostra mai chiaramente il suo viso.

Quando comincio a cercare negli archivi, di Lucía non esistono altro che deboli tracce. Eppure, seguendole a una a una si aprono nuove piste, collegamenti con altre storie, con fondi documentali sparpagliati in vari paesi, piccole tessere separate che si vanno ad aggiungere a un puzzle complesso: ogni documento porta a un'altra fonte e alla fine ne esce un diluvio di documentazione. Questa donna che ha avuto fra le sue caratteristiche più evidenti la volontà, mantenuta per tutta la vita, di non apparire, di non mettersi in primo piano preferendo portare avanti un lavoro politico silenzioso e poco appariscente, rifiutando coscientemente ogni velleità di protagonismo e affermando costantemente il valore dell'azione collettiva e paritaria; che ha lasciato anonimi decine e decine di articoli che scriveva, che ha evitato di far apparire il suo nome in organizzazioni e pubblicazioni che dirigeva, che costantemente voltava le spalle a quei fotografi che negli anni Trenta cercavano di catturare un'immagine della segretaria na-

zionale di Mujeres Libres, della dirigente principale di Solidaridad Internacional Antifascista, ha tuttavia lasciato dietro di sé un filo debole, ma persistente, che è possibile ripercorrere.

Tra vecchie riviste, fonti di polizia di più paesi, materiali di organizzazioni politiche, documenti amministrativi e fascicoli giudiziari, volantini e produzioni cinematografiche, corrispondenza di alcune delle personalità più importanti dell'anarchismo a livello internazionale, spunta fuori il tracciato delle sue mille attività. Ogni tassello che si aggiunge alla ricostruzione della sua vita apre scorci su altre storie, su vicende talvolta sconosciute, in cui macro e micro si intrecciano e si mettono vicendevolmente in risalto, ponendo nuovi interrogativi e curiosità, trascinandomi su terreni sconosciuti, nei quali mi perdo dietro ad altre tracce. E a un certo punto non so più se sto inseguendo lei o piuttosto le telefoniste madrilene in lotta per ottenere un aumento del loro misero salario, le lavoratrici del servizio domestico di Cádiz che stanche di essere emarginate nelle organizzazioni dei lavoratori creano un proprio sindacato al femminile, i membri del coeso collettivo avanguardista ultraista che volevano rivoltare il mondo e con lo scoppio della guerra civile passano su fronti opposti, chi rivoluzionario e chi falangista, i militanti anarchici che attraverso la rete creata da Solidaridad Internacional Antifascista da ogni angolo del mondo inviano aiuti alla Spagna repubblicana utilizzando la copertura di una falsa impresa commerciale con sede a Marsiglia, diretta da un rivoluzionario angolano fuggito dal Portogallo dominato dal regime di Salazar. Lucía è costantemente presente in tutto questo, tesse rapporti e dà vita a nuove realtà, fonda organizzazioni e pubblicazioni, si dà con tutta sé stessa, offre il suo impegno e il suo sguardo critico, sempre attenta a cogliere quelle sfumature che fanno la differenza, a mettere in discussione metodo, forma e sostanza di discorsi e pratiche. Riemerge costantemente in mille realtà diverse, anche là dove non ci si aspetterebbe di trovarla. È lei il fil rouge di tutte queste storie; o meglio, è il filo che scelgo di seguire e che mi guida all'interno di questo attraente groviglio in cui traiettorie di altre donne e di altri uomini si incontrano e si mescolano.

Nell'autunno del 2015, mentre sono immersa in tutto ciò, mi capita una fortuna inaspettata: riesco a contattare una parente di Mery ancora in vita. È la sua bisnipote, si chiama Helena Calvillo Samada ed è

figlia di María Elena Samada. È nata nel 1956, non ha dunque avuto molto tempo a disposizione per conoscere Lucía, morta nel 1970. Mi dice però di avere in casa molte carte di sua “zia”, come è abituata a chiamare Lucía. Incuriosita le prometto che cercherò il modo, prima o poi, di andare a Valencia per incontrarla e, vista la sua gentilezza, le dico che se per caso si trovasse a passare da Bologna, la città in cui vivo, è la benvenuta. Neanche un mese dopo è sotto casa mia, in una mano un trolley con le sue cose personali, nell'altra una grande borsa piena di documenti, che ha tenuto stretta a sé durante tutto il viaggio in aereo per paura di perdere qualcuna di quelle carte che custodisce da tanto tempo. Quando la apre sul tavolo della mia cucina ne escono fuori fotografie, poesie dattiloscritte con correzioni segnate a penna, appunti e foglietti vari, tutti materiali che si riveleranno preziosissimi per la mia ricerca. Passiamo una notte intera a parlare, la registro mentre mi racconta per ore tutti i particolari che le vengono in mente su Lucía e Mery. All'inizio ci tiene a chiarire che secondo lei le sue due “zie” non avevano una relazione sentimentale e non erano lesbiche, ma erano legate da una forte amicizia. È un argomento sul quale per un po' la nostra conversazione tende a irrigidirsi, è una questione per lei importante e che la irrita, anche se dichiara di non avere pregiudizi di alcun tipo. Poi il dialogo prosegue, si scioglie in mille ricordi e dai cassetti della sua memoria escono i particolari più vari sulle storie dei componenti della sua famiglia, i parenti di Mery: mi racconta del bisnonno massone emigrato in Argentina a inizio Novecento, della nonna attrice di teatro di grande fama caduta in disgrazia sotto il franchismo, di suo padre incarcerato per anni dalla dittatura e di sua madre che si è ritrovata sola, giovanissima e con due figli ad affrontare i difficili anni Quaranta.

A questo nostro primo incontro ne segue un altro a Valencia nel 2018, dove mi fornisce altra documentazione, mi mostra i quadri che Lucía ha dipinto nei suoi ultimi anni quando lavorava come pittrice e, con enorme generosità e una gentilezza che scalda il cuore, mi permette ancora una volta di entrare nei suoi ricordi e di ascoltare le tante vicende famigliari, particolarmente dolorose per quanto riguarda il periodo della dittatura franchista, della quale è depositaria e che si legano alla vita di Lucía.

I documenti che conserva Helena Calvillo Samada sono essenziali per aggiungere altri tasselli al periodo più nebuloso della vita di Lucía, i lunghi decenni passati sotto la dittatura franchista, durante i quali per salvarsi dalla repressione ha dovuto condurre una vita talmente nascosta da lasciare appena tracce sfumate. Sono in particolare le poesie che ha scritto in questi anni a fornire gli spunti più interessanti: destinate data la situazione a rimanere chiuse in un cassetto, non assomigliano più ai suoi componimenti di gioventù, ma appaiono come riflessioni molto intime, dialoghi che Lucía intraprende con se stessa, nei quali si mette totalmente a nudo. Tra queste poesie ce ne sono varie decine che non risultano pubblicate da Martín Casamitjana; probabilmente la madre di Helena Calvillo Samada non le aveva ancora ritrovate tutte al tempo in cui le ha mostrate a questa studiosa. Il materiale conservato si rivela dunque molto più ricco del previsto.

Provando a mettere ordine tra questa massa di carte mi accorgo però che c'è qualcosa di più: non si tratta solo di fogli separati, alcuni sono numerati e una volta messi in fila mostrano una loro omogeneità, un discorso di fondo che lega i vari componimenti. Si tratta in realtà di una raccolta di poesie, probabilmente predisposta per essere inviata a qualche editore, forse all'estero, e rimasta invece inedita. C'è anche un foglio che funge da copertina e che riporta il titolo della raccolta: *Siempre puede volver la esperanza* (Sempre può tornare la speranza). È l'ultimo messaggio, lanciato nel silenzio acuto di una dittatura che sembra aver seppellito ogni speranza, lasciatoci da questa donna che per tutta la vita, instancabilmente, aveva lottato per cambiare la realtà.

Motivos triunfales. Rito, pecado...¹

Luciano De San-Saor [Lucía Sánchez Saornil]

Eras grave y augusta, eras casi hierática
y te amé en la escultura de tu cuerpo pagano,
tu mirada dormida era quieta y extática
y era, un mármol desnudo, tu blancor soberano.

Un jardín luminoso; una fuente sonora;
desmayados los cuerpos en la luz violeta;
un perfume violento exhalaba la flora
que abrasa la carne en un ansia secreta.

En la hora encantada, del jardín principesco,
la armonía del verso devanaba en tu oído,
encendidos los ojos de un arder satanesco.

Tal que un rito pagano, a la luz postrimera,
como a un dios, en el templo del jardín florecido,
me ofrendaste el exvoto de tu cuerpo de cera.

1 Publié dans *Los Quijotes*, 25 octobre 1917.



Lucía Sánchez Saornil

*(Photo tirée de la carte d'inscription au syndicat franquiste, 1954;
Archives privées Helena Calvillo Samada, Valencia)*

La question féminine dans nos milieux¹

Lucía Sánchez Saornil

Je remercie M. R. Vazquez qui, avec son article publié dans ces colonnes, «La femme, facteur révolutionnaire» – où le problème est d'ailleurs très bien traité – me donne l'occasion de revenir sur le sujet. À différentes reprises et dans d'autres journaux – *Le Libertaire*, *C.N.T.* – j'ai écrit un peu sur tout ce qu'il y aurait à dire quant à l'importance qu'il y aurait pour notre mouvement à y attirer des femmes. Mais à ce propos il faut parler clairement, très clairement ; entre nous les cir-conlocutions n'ont pas lieu d'être, nous devons être sincères, même si cette sincérité nous afflige ; donnons nous-même les verges pour nous faire battre. C'est seulement à ce prix que nous prendrons la voie de la vérité.

Vazquez se plaint, comme moi-même je me suis plainte maintes fois, que *nous ne propagions pas suffisamment nos idées parmi les femmes* ; et après avoir observé et analysé les faits j'en suis arrivée à la conclusion suivante : *les camarades anarcho-sindicalistes* – et non l'anarcho-sindicalisme, attention – *ne sont que peu intéressés par la participation de la femme*. Il me semble entendre un chœur de voix irritées qui s'élève à mon rencontre. Du calme mes amis ; je n'ai pas encore commencé. Quand j'affirme quelque chose je suis toujours prête à le démontrer, et j'y arrive.

1 «La cuestion femenina en nuestro medios», in *Solidaridad Obrera*, 1ère partie, 26 septembre 1935. Traduction dans Mary Nash, *"Femmes Libres". Espagne 1936-1939*, La pensée sauvage, 1977, pp. 37-40.

Rien de plus facile que la propagande parmi les femmes – quel dommage que tous les objectifs n'aient pas la même simplicité. De la propagande dans les syndicats ? De la propagande dans les athénées ? La propagande à la maison ! C'est la plus facile et la plus efficace. Dans quel foyer n'y a-t-il pas une femme, compagne, fille ou sœur ? C'est donc là qu'est le nœud du problème. Supposons que la Confédération Nationale du Travail ait un million d'affiliés. Ne devrait-elle pas avoir parmi les femmes au moins un autre million de sympathisantes ? Si cela était jugé nécessaire, qu'est-ce que cela coûterait alors de les organiser ? Comme nous le voyons ce n'est pas là que réside la difficulté, le problème est ailleurs ; il est chez les compagnons eux-mêmes, dans leur manque de volonté.

J'ai vu nombre de foyers, non seulement de simples confédérés mais bien anarchistes (!?), régis selon les plus pures normes féodales. À quoi servent donc les meetings, les conférences, les cours de formation, et tout le reste, si celles qui s'y rendent ne sont pas vos compagnes, les femmes de votre foyer ? À quelles femmes vous référez vous donc ?

C'est pour cela qu'il ne suffit pas de dire : « il faut faire de la propagande parmi les femmes, il faut les attirer à nos milieux » ; mais nous devons prendre le problème en partant de plus loin, bien plus loin. Les compagnons, exception faite d'une douzaine bien orientés, ont dans leur immense majorité une mentalité contaminée par les aberrations bourgeoises les plus caractéristiques. Tout en se récriant contre la propriété, ce sont les plus enragés des propriétaires. Tout en se dressant contre l'esclavage, ce sont les « maîtres » les plus cruels. Tout en vociférant contre les monopoles, ce sont les plus acharnés monopolistes. Et tout cela découle du plus faux des concepts qu'ait pu créer l'humanité : la supposée « infériorité féminine ». Erreur de qui nous a peut-être fait prendre un retard de civilisation de plusieurs siècles.

Le dernier des esclaves se transforme, une fois franchi le seuil de sa demeure, en un souverain et maître. Un de ses désirs, à peine ébauché, est un ordre catégorique pour les femmes de sa maison. Lui, qui dix minutes avant avalait encore le fiel de l'humiliation bourgeoise, se dresse comme un tyran en faisant sentir à ces malheureuses toute l'affliction de leur prétendue infériorité.

Que l'on ne me dise pas que j'exagère. Je pourrais en offrir des exemples à pleines mains.

Le concours de la femme n'intéresse pas les camarades. Je cite des cas véridiques.

J'avais eu plusieurs fois l'occasion de dialoguer avec un compagnon qui me paraissait assez sensé et je l'avais toujours entendu mettre l'accent sur la nécessité qui se faisait sentir, pour notre mouvement, de la participation de la femme. Un jour qu'il y avait une conférence au Centro, je lui demandai :

– Et ta compagne, pourquoi n'est-elle pas venue écouter la conférence ?

La réponse me glaça.

– Ma compagne a bien assez à faire pour s'occuper de moi et de mes enfants.

Un autre jour, ce fut dans les couloirs du Palais de Justice. Je me trouvais en compagnie d'un camarade qui faisait étalage de fonctions représentatives. Une avocate, peut-être défenseur d'un prolétaire, sortait de l'une des salles. Mon accompagnateur la regarda à la dérobée et, tout en ébauchant un sourire plein de rancœur, murmura :

– Je les enverrais laver, moi, celles-là.

Ces deux épisodes, à première vue si banals, que de tristes choses ne disent-ils pas ? Ce qu'ils veulent dire avant tout, c'est que nous avons oublié quelque chose de très important ; que pendant que nous concentrons toute notre énergie sur le travail d'agitation, nous avons oublié notre tâche éducative ; *que nous ne devons pas faire la propagande pour attirer les femmes parmi les femmes, mais parmi les compagnons eux-mêmes*, nous devons commencer par extirper de leur cerveau l'idée de supériorité ; quand on leur dit que nous les humains sommes tous égaux, nous devons leur dire aussi que la femme, bien qu'elle végète – confondue avec les casseroles et les animaux domestiques – parmi les objets du foyer, *appartient aussi à l'espèce humaine*. Il faut leur dire que chez la femme existe une intelligence égale à la leur, qu'elle possède une sensibilité aiguë et un besoin de se dépasser ; il faut leur dire qu'avant de reformer la société il convient de réformer leur foyer ; il faut leur dire que ce dont ils rêvent pour le futur – l'égalité et la justice – ils doivent l'implanter à partir d'aujourd'hui même parmi les leurs ; il faut leur dire qu'il est absurde de demander à la femme de comprendre les problèmes de l'humanité si, avant, ils ne l'éclairent pas pour qu'elle voie clair en elle-

même, s'ils n'essaient pas de réveiller chez les femmes qui partagent leur vie la conscience de leur personnalité et, enfin, si avant ils ne les élèvent pas à la catégorie d'individu.

C'est cette propagande, et non une autre, qui peut attirer les femmes vers nos milieux. Qui, parmi elles, n'embrassera pas la cause qui a produit le « miracle » de lui révéler son être ?

Alors, au travail, camarades.

Et si nous considérons que ce problème est intéressant pour le mouvement révolutionnaire, ne le dissimulons pas comme une honte dans nos journaux, parmi les étroites colonnes des pages d'informations télégraphiques ; aérons-le, mettons-le à la vue de tout le monde. (Ceci est pour toi, camarade directeur.)

Quant aux compagnons, ils me pardonneront ma dureté, mais elle est nécessaire si nous ne voulons pas nous duper nous-mêmes.

Et comme je n'ai pas terminé, je ne vous dis qu'au revoir.

Buts des Mujeres Libres¹

I. Émanciper la femme du triple esclavage auquel, généralement, elle a été, et continue à être, soumise : esclavage de l'ignorance, esclavage en tant que femme et esclavage en tant que productrice.

II. Faire de notre Organisation une force féminine consciente et responsable qui agisse comme avant-garde dans le mouvement révolutionnaire.

III. Combattre l'ignorance en formant les compagnes culturellement et socialement au moyen de cours élémentaires, de conférences, de discussions, de lectures commentées, de projections cinématographiques, etc.

IV. Établir un échange avec des Syndicats, Athénées et les Jeunesses Libertaires afin d'arriver à créer un engrenage qui fortifie notre mouvement révolutionnaire. Par exemple un Syndicat envoie une compagne au Mouvement, où elle acquiert une instruction élémentaire et un sens social au contact d'autres compagnes plus anciennes et plus capables ; une fois préparée, apte à réaliser un travail positif, cette compagne peut entrer dans un Athénée ou dans les Jeunesses.

V. Arriver à faire coïncider vraiment compagnons et compagnes : cohabiter, collaborer et ne pas s'exclure ; réunir les énergies dans l'œuvre commune.

VI. Préparer un puissant apport féminin à la tâche révolutionnaire constructive en lui offrant des femmes infirmières, professeurs, médecins, artistes, puéricultrices, chimistes et ouvrières intelligentes : quelque chose de plus effectif que la seule bonne volonté pleine d'ignorance.

1 *Finalidades*, brochure de Mujeres Libres, s.l.n.d., trad. in Nash. *op. cit.*, p. 68.



La femme dans la guerre et la révolution : Mujeres libres¹

Lucía Sánchez Saornil

Antécédents. Depuis notre plus jeune âge, nous souffrions en regardant les visages, prématurément vieillies des femmes de notre peuple. La rébellion naissante, mais profondément justifiée, nous poussait à rechercher la cause de ces rides profondes qui marquaient les fronts et bien souvent les joues. Déjà, nous séparions les fermes en classes sociales, nonobstant, nous découvriions, sauf en de rares exceptions, une condition commune à toutes : l'ignorance et l'esclavage.

L'ignorance se couvrait dans les classes privilégiées d'un vernis de connaissances superflues. On y dissimulait l'esclavage sous un sourire de condescendance ou une révérence galante. Parfois, cet esclavage-là nous paraissait plus triste, il n'attaquait pas directement la chair mais étouffait l'esprit dans de fausses louanges. C'est ainsi que nous nous prîmes à rêver d'émancipation féminine.

Nous avons connu diverses organisations nées autour de ce rêve. Les unes ont prétendu établir une compétition stupide quant à l'attribution des capacités intellectuelles ou physiques entre les deux sexes. D'autres, s'accrochant au sens traditionnel de la féminité, prétendaient que l'émancipation féminine se trouvait dans le renforcement de ce sens traditionnel et centrait toute la vie et tout le droit de la femme autour

1 Extrait de «La mujer en la guerra y en la revolución», *CNT*, 30 janvier 1937.
Traduction dans Guillaume Goutte, *op. cit.*, pp. 45-47

de la maternité, élevant cette fonction animale jusqu'à des sommets de sublimation incompréhensibles.

Aucune ne nous satisfait. La plus en avance visait le droit politique, suivant à dessein le mauvais chemin qui mérite bien de s'appeler masculin. En suivant ces sentiers rebattus, on prétendait enfermer la femme dans les mêmes cases qui emprisonnaient les hommes depuis des siècles. En prônant leur émancipation, elles ne trouvaient pas d'autre chemin que celui de l'esclavage avec des conceptions identiques à celles qui avaient creusé, depuis des siècles, le sillon de l'esclavage masculin et donc, de l'esclavage de l'humanité tout entière.

Nous avons décidé d'ouvrir de nouvelles voies conformes au droit immanent à tout individu. Rompre avec tous les traditionalismes, exalter les valeurs propres à la femme, cultiver ce qui, dans l'esprit et le tempérament, la différencie de l'autre sexe, extraire d'elle cette individualité très particulière destinée à être le complément nécessaire pour l'édification du monde futur.

Nous étions un nombre réduit de compagnes. Militantes dans le camp anarchiste, nous prétendions porter sur nos épaules cette gigantesque entreprise mais nous n'avions pas l'audace de vouloir la mener à bout. Ce début nous paraissait déjà un pas de géant sur la voie de réalisations que d'autres pourraient prendre en charge, d'autres plus fortes ou plus compétentes que nous. Nous comprîmes que pour développer nos plans, le plus urgent était d'avoir un organe de propagande qui systématiserait, autant que possible, la divulgation de nos idées.

Au mois de mai 1936, naquit la revue *Mujeres Libres*. Le choix de ces deux mots n'était pas un pur hasard. Nous voulions donner au mot *mujeres* un sens mainte fois nié. En l'associant à *libres* nous nous définissions comme absolument indépendantes de toute secte ou groupe politique, cherchant la revendication d'un concept – celui de la femme libre – qui jusqu'à présent était connoté d'interprétations équivoques qui rabaisaient la condition de la femme en même temps qu'elles prostituaient le concept de liberté, comme si les deux termes étaient incompatibles.

Nos intentions se virent couronner du meilleur succès. La revue réveilla un intérêt dans le monde féminin et nos idées furent accueillies comme l'unique espoir de salut pour des milliers de femmes.

Lo que es una colectividad. ¡Ojalá hubiera muchos Amposta!¹

Lucía Sánchez Saornil

Calculamos mal el tiempo, y nuestra impaciencia transmitida al chofer nos hizo llegar a Amposta hora y media antes de la deseada.

Eran las siete y media, cuando los campesinos suelen salir para el trabajo. Docenas de bicicletas enredaban sus cuernos en la plaza, mientras los trabajadores “mataban el gusanillo” con la copa de aguardiente abrasador.

Nos regalamos con una hora de campo y unos melocotones frescos y aterciopelados, hasta dar vista al secretario de la Colectividad General de Amposta.

– Se nos ha dicho tanto y tan bueno de vuestra Colectividad que hemos querido dedicaros alguna de las páginas inaugurales de *Umbral*.

El secretario es un hombre fuerte y joven, de pecho amplio y cabeza audaz; la firmeza y el equilibrio de sus facciones le retratan como hombre de realizaciones rápidas, incapaz de un titubeo o una vacilación.

– No sé lo que puedan haberte dicho; porque de nosotros se ha dicho todo. Se nos ha llamado héroes o bandidos. Yo afirmo esto: estamos satisfechos de nuestra labor, así, sencillamente. No es la primera vez que vienen a preguntar, a hacer reportajes, a inspeccionar.

– ¿A inspeccionar?

– A inspeccionar, sí. Han venido de la Generalidad de la Esquerra,

1 Première partie, paru dans *Umbral*, n° 1, 10 juillet 1937, p. 4.

de la Dirección General de Agricultura; hasta de la misma C. N. T.; y todos en la creencia de que aquí se cometían atropellos, violencias, injusticias, para obligar a los trabajadores a pertenecer a nuestra Colectividad, donde luego se les expoliaba. En fin, nos cabe la satisfacción de que todos se fueron haciendo un elogio encendido a nuestra obra. Alguno dijo: ¡Ojalá hubiera muchos Amposta!

Como nació la Colectividad General de Amposta

– Cómo nació la idea de la Colectividad? y

– Pregunta mejor cómo nació la Colectividad, pues la idea – no olvides que somos confederales – es en nosotros tan vieja como nuestra organización.

Las circunstancias creadas por el levantamiento fascista de Julio propiciaron la puesta en práctica de nuestro ideal.

Se constituyó el Comité Antifascista, o de Frente popular como se ha llamado por ahí, nombre que no era aplicable en buena ley a nuestra localidad, ya que la única fuerza y organización cierta, éramos nosotros, aunque en él dimos representación a la U. G. T. – que apenas contaba con una docena de afillados – y a la Esquerra, que no dió, en la sofocación del levantamiento fascista, ni señal de vida.

El Comité se incautó de las tierras de la burguesía levantada en armas o simpatizante con el movimiento, municipalizándolas.

Los campesinos comenzaron a trabajarlas a jornal; pero pronto nos dimos cuenta de que el procedimiento no era eficaz, pues el obrero seguía mirando la tierra con la misma indiferencia que cuando ésta pertenecía al patrono. Sólo se ocupaba de cobrar su soldada cumpliendo como buenamente podía con el deber de cultivarla, sin preocuparse de su mejoramiento ni de la conveniencia de intensificar la producción.

Pacificada la comarca, equilibrada nuevamente la vida de la población, ofrecidos a la guerra más de trescientos de sus jóvenes afiliados, la C. N. T. creyó llegado el momento de comenzar la obra de reconstrucción revolucionaria. Distintas Secciones – Construcción, Pesca, Chóferes y otras – hacían ensayos de colectivización tan deficientes que venían a parar en un remedo de las viejas sociedades comanditarias, alejando a los trabajadores insensiblemente de lo que en realidad se proponían conseguir.

En esta situación, la Sección de Campesinos pidió a la Municipalidad el reparto de la tierra con ánimo de colectivizar la que pudiera corresponderle.

Sin obstáculo alguno, el Municipio – ya hemos dicho que predominaban en él los compañeros de la C. N. T – repartió la tierra entre todos los campesinos pobres.

Ni uno solo de nuestros campesinos se reservó la tierra para sí. La tierra colectivizada fué la base de esta Colectividad General que es hoy la admiración de todos. Se creó un Comité que llamamos de Control y es el encargado de coordinar las distintas Secciones de la Colectividad, como son: Campesinos, Industria Arrocería, Industria Pesquera, Salineros, Pintores, Albañiles, Panaderos, Vaqueros, Madera, Avícola, Abastos e Intercambio y otras de menor importancia.

Como se desenvuelve la Colectividad

Los bienes e instrumentos de trabajo son comunes a todos los colectivistas, y los ingresos por cualquier concepto van a parar igualmente a la caja común, aunque cada Sección lleve su contabilidad propia.

– ¿Por cuantos trabajadores está formada la Colectividad?

– Seiscientos, de ellos cuatrocientos campesinos, entre los que se cuentan cerca de cien mujeres, que se consideran a todos los efectos iguales a los hombres.

– ¿Y en qué forma os retribuis?

– En metálico, ya que no sería posible de otro modo mientras la colectivización no alcanzara por lo menos a toda la localidad. En metálico, que llamamos anticipos; estos anticipos están en relación directa con el número de familiares de cada colectivista. El anticipo diario mínimo, para familia compuesta de matrimonio, sin o con un hijo, es de 9,60 pesetas, que asciende a 10,50 y 11,50, según tengan dos y tres o cuatro y más hijos.

Los solteros sin familia perciben 8,65, y los hijos de familia menores y mayores de 18 años, 6,90 y 8,05, respectivamente.

Este jornal o anticipo es igual para todos los oficios y categorías que integran la Colectividad.

Además del anticipo, los servicios de médico y farmacia, el alquiler de la casa, o la contribución de la misma, si fuera de propiedad, son abonados igualmente del fondo común.

Esfuerzo sin tasa y desinterés en todos

– ¿Aceptaríais si alguien quisiera ingresar en vuestra Colectividad?
– ¿Y cómo no, si a ella aportase sus propiedades, si las tuviere, sus útiles de trabajo, o simplemente la potencia de sus brazos, si no tuviere otra cosa? Nuestra Colectividad no es un coto cerrado, sino un campo abierto para todos los hombres de buena voluntad.

– ¿Y si tuviérais algún parado?...

– No hay posibilidad hoy por hoy – nos ataja. Cuando no exista trabajo en su Gremio lo encontrará siempre en las Secciones de Campesinos. Es una de las condiciones del ingreso. Nadie puede atenerse a los límites de su oficio, sino que a falta de faena en éste debe trabajar en la Sección que sea más necesario a juicio de la Colectividad, y lo es siempre la de Campesinos, puesto que tenemos más tierra de la que podemos cultivar, a causa de haber tomado, hasta su vuelta, la de los camaradas que están en la guerra. Esto nos obliga actualmente, contra nuestra voluntad, a tener que utilizar algunos jornaleros de otras localidades.

– ¿La Colectividad está formada únicamente por “cenetistas”?

– Podiéramos decir que sí; sólo diez u once compañeros de la U. G. T. forman en ella, y no porque nosotros les hayamos excluido, sino porque en realidad no existía otra organización que la nuestra, como te he dicho antes.

Poco a poco las Oficinas de la Colectividad General van llenándose de compañeros. Se abren los cajones de las mesas; carpetas azules dan al aire sus entrañas de papeles garrapateados y comienza el trabajo. Un trabajo de una nueva calidad: la edificación de la revolución ibérica.

– Acompáñanos un rato – nos dice el camarada secretario – ; vas a conocer nuestra obra.

Aux peuples encore libres. À la S.I.A. française¹

Les événements militaires de ces derniers jours ont rompu la résistance héroïque de l'armée républicaine qui a été débordée sur le front catalan.

Dans ces moments de douleur et de difficultés, nous vous écrivons, sollicitant de vous toutes les attentions et toute l'aide qui nous sont dues ; nous les sollicitons parce que notre situation est extrêmement pénible.

Nous ne demandons pas l'aumône, notre peuple malheureux, mais fier, refuserait la charité. Nous avons besoin de votre solidarité et d'une entr'aide humaine ; nous désirons que vous nous manifestiez des sentiments fraternels qui réchauffent nos cœurs meurtris.

Il faut que les Français nous traitent en frères malheureux. Qu'ils n'oublient pas que nous avons lutté pour notre liberté et pour la leur, et que d'avoir été écrasés par la force matérielle ne doit nous enlever ni leur estime, ni leur affection.

Nous demandons que les réfugiés espagnols soient bien traités, qu'on leur accorde des facilités pour gagner leur pain par le travail.

Nous ne voulons être, dans votre pays, ni des esclaves que l'on parque, ni des personnes inutiles.

Ouvriers de France, nous confions notre sort entre vos mains !

Camarades de la S.I.A., nous comptons sur vos efforts pour nous rendre la vie supportable !

Pour le Conseil mondial de la S.I.A. : Lucia SANCHEZ-SAORNIL

Pour la S.I.A. Espagnole : M. BARUTA VILA.

1 Tiré de *S.I.A.* [Solidarité internationale antifasciste], n° 13, 9 février 1939.



Emma Goldman (au milieu) visite l'Espagne républicaine en 1938, accompagnée par Lucía Sánchez Saornil (à gauche), secrétaire internationale de SLA, et la militante polonaise et interprète Cristina Kon.
(International institute of social history, Amsterdam)

Indomables¹

Lucía Sánchez Saornil

Con un profundo desgarramiento interior comprobamos la pérdida material de la guerra española. Sólo los que hemos vivido día tras día, hora tras hora la edificación de aquél mundo asombroso, parido el 19 de Julio, sabemos bien todo lo que se pierde al perderla.

¡Cuántas veces hemos creído que avanzábamos despacio, que nos atascábamos en errores contumaces, que retrocedíamos...! ¡Y qué terrible empujón hacia adelante habíamos dado, sin embargo! Cierto que hubo errores y titubeos, cierto que no se consumó el impulso inicial; pero qué gran puerta se había abierto a la libertad del mundo! Y lo constatamos ahora, al respirar nuevamente el aire mefítico de un Estado capitalista.

Habíamos creado nuevas interpretaciones del derecho, más cerca, más de acuerdo al derecho natural. En plena guerra, acosados por fuerzas numéricas muy superiores, en el lógico desasosiego de una resistencia improvisada cada día, contra un enemigo ferozmente sabio y asistido de todos los medios de ataque imaginables se iban perfilando reformas y ensayos sociales que, siguiendo el curso natural de la evolución, en el juego pacífico de reacciones sociales, hubieran necesitado, tal vez, 100 años para producirse. Así las colectividades campesinas de Aragón y Andalucía, algunas colectividades obreras de Cataluña y la obra, menos conocida, del campesinado de Castilla la Nueva.

1 Tiré de *S.L.A.*, n° 17, 9 mars 1939.

Se ha dicho, alguna vez, por los doctores en suficiencia de todos los climas, que nuestros ensayos eran balbuceos ingenuos y primitivos. No queremos quitarles toda la razón porque, al fin y al cabo, todo el movimiento español, toda la guerra española no ha sido sino la reacción del hombre, en su más exacto sentido de ente consciente, contra las interpretaciones jurídicas que convertían la vida social en una serie de movimientos mecánicos, sin otro objeto que servir los intereses de unos cuantos privilegiados, y, para vencer, era forzoso que volviéramos los ojos a las raíces primitivas de las cosas. Para esto se precisaba cierta ingenua fe que nos limpiara de nuestra falsa y vieja sabiduría, sin lo cual estábamos expuestos a seguir cultivando con distintos nombres los errores y torpezas que abominábamos.

Sin esta fe ingenua, sin este cándido primitivismo de que nos han acusado los economistas empollones de la burguesía no hubiéramos conseguido la serie de magníficos ensayos que ha llevado a cabo la revolución española, y que, aunque perdida la guerra, quedarán grabados en la historia para aprovechamiento de esos mismos economistas.

Al hablar de nuestros ensayos hemos pensado en otro tipo de detractores de nuestro movimiento, los "humanitanstas", a los que hemos oído decir multitud de veces que, para "ensayos" eran demasiado costosos en sangre y dolor. Pero entonces olvidaban que la humanidad no ha hecho más que ensayos a través de los siglos y que si se fueran a pensar los ríos de dolor que cada ensayo ha traído consigo, éstos, nuestros, aparecerían tan sólo como una inocente espectacularidad. Ensayos que han durado siglos y cuyas víctimas no se pueden calcular; ensayos que han consumido de hambre y miseria generaciones y generaciones; ensayos que han rebajado la condición humana de millones de seres y que no abrieron, en cambio, ningún camino nuevo a la humanidad.

Hoy, toda crítica enconada de otros días que raía nuestros talones cuando rebasábamos en muchos codos su nivel, ladra desaforadamente esmaltando de injurias sus ladridos. A la justicia que hicimos hartos de injusticias legalizadas la llaman "crimen"; a nuestros esfuerzos por ajustar el derecho a las necesidades de equilibrio de la convivencia social les llaman "robo"; al instinto de defensa de un pueblo atacado con brutal ferocidad le llaman "terror organizado".

Injuria tras injuria se pretende enterrarnos en un aluvión de cieno que retrata a la perfección la catadura moral de nuestros detractores. No nos inmutamos. Con todos sus errores estamos satisfechos de lo que hicimos, y lo proclamamos a todos los vientos; a los de Francia y a los de todo el mundo. Por muy derrotados que estemos no nos consideramos vencidos; y desde nuestra miseria física aun podemos mirar con desprecio la miseria moral de un ultraderechismo que ni siquiera conoce la elegancia del gesto y pretende hacer de nuestra derrota el muladar propicio donde regodear sus pezuñas y su geta de puerco.

No nos importa. El antifascismo español siente la dignidad de su misión; sabe que ha realizado una obra; que ha escrito en la historia, para ejemplo del mundo, una página cuya profunda y luminosa huella no pueden borrar los inmundos escupitajos de la chusma fascista.

Références bibliographiques

Ackelsberg, Martha A.

(2005) *Mujeres libres: l'attualità della lotta delle donne anarchiche nella rivoluzione spagnola*, Milano, Zero in condotta

(2010) «*La vie sera mille fois plus belle*»: *les Mujeres libres, les anarchistes espagnols et l'émancipation des femmes*, Lyon, ACL (orig. anglais 1991)

Berger, Lisa; Maser, Carol (1986) ...*De toda la vida*, film documentaire

Castro, Elena (2014) *Poesía lesbiana queer: cuerpos y sujetos inadecuados*, Barcelona, Icaria

Cimbalo, Michela

(2012) «Mujeres Libres: un'esperienza di autodeterminazione femminile nella Spagna degli anni Trenta», in *La Camera Blu*, n° 6, pp. 46-62

(2020) *Ho sempre detto noi. Lucía Sánchez Saornil, femminista e anarchica nella Spagna della Guerra Civile*, Roma, Viella

Fontanillas Borrás, Antonia (2008) «A la búsqueda de Lucía Sánchez Saornil, pionera del humanismo integral», in *Orto*, n° 150, pp. 28-32

Fontanillas, Borrás Antonia; Martínez Muñoz, Pau (2014) *Lucía Sánchez Saornil.*

Poeta, periodista y fundadora de Mujeres Libres, Madrid, LaMalatesta Editorial

Goutte, Guillaume (2011) *Lucia Sanchez Saornil. Poétesse, anarchiste et féministe*, éd. du Monde libertaire

Iturbe, Lola (1974) *La mujer en la lucha social. La guerra civil en España*, México D.F., Ed. Mexicanos Unidos

Kaplan, Temma (1971) «Spanish anarchism and Women's liberation», in *Journal of Contemporary History*, n° 6/2, pp. 101-110

Liaño Gil, Conchita et al. (1999) *Mujeres Libres: Luchadoras Libertarias*, Madrid, Fundación de Estudios Libertarios Anselmo Lorenzo. Trad. fr. (2000) *Mujeres Libres, des femmes libertaires en lutte; mémoire vive de femmes libertaires dans la révolution espagnole*, L@s Solidari@s

Lorusso, Isabella (2013) *Donne contro*, Castellana Grotte, CSA editrice

Marin, Dolors (1997) «Lucía Sanchez Saornil, Poète du mouvement ultraïste espagnol», in *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n° 31, pp. 57-58 (doi: 10.3406/chime.1997.2155)

Martín Casamitjana, Rosa María (1996) *Lucía Sánchez Saornil. Poesía*, Valencia, Pre-textos: IVAM

Nash, Mary

(1975) *Mujeres Libres: España 1936-1939*, Barcelona, Tusquets. Trad. fr. (1977) *"Femmes Libres". Espagne 1936-1939*, La pensée sauvage

(1999) *Rojas. Las mujeres republicanas en la guerra civil*, Madrid, Taurus

Sánchez Saornil, Lucía (1937) *Horas de revolución*, Sindicato Único del Ramo de Alimentación de Barcelona

Vega, Eulàlia (2010) *Pioneras y revolucionarias. Mujeres libertarias durante la República, la Guerra Civil y el Franquismo*, Barcelona, Icaria

Cette brochure a été réalisée en vue d'une discussion organisée au CIRA le 2 janvier 2022 autour d'une étude biographique sur Lucía Sánchez Saornil publiée en italien par Michela Cimbalò. Les textes proposés – en français, italien et espagnol – portent sur différents aspects du parcours de cette figure méconnue du mouvement anarchiste du XX^e siècle, au travers de livres et de périodiques conservés dans la collection du CIRA.

Groupe de lectures du CIRA, décembre 2021

Lucía Sánchez Saornil ha avuto, fra le sue caratteristiche più evidenti, la volontà di non apparire, di non mettersi in primo piano, preferendo un lavoro politico silenzioso e poco appariscente, rifiutando ogni velleità di protagonismo e affermando il valore dell'azione collettiva.

Parmi les traits de caractère les plus saillants de Lucía Sánchez Saornil figurent la volonté de ne pas se montrer au grand jour, de ne pas se mettre en avant, de préférer un travail politique silencieux et dans l'ombre, refusant de parvenir individuellement et affirmant la valeur de l'action collective.

CIRA
Centre international de recherches sur l'anarchisme
Avenue de Beaumont 24 | 1012 Lausanne
arrêt M2 CHUV | www.cira.ch

